

« La vérité, mais rarement tout entière... »

Alors que Jean-Marie Apostolides croise livres et mythes à travers le féminin, Christophe Bourseiller dresse un portrait par trop imparfait de l'auteur de « In girum... »

VIE ET MORT DE GUY DEBORD
de Christophe Bourseiller.
Plon, 462 p., 149 F (22,71 €).
LES TOMBEAUX DE GUY DEBORD
de Jean-Marie Apostolides.
Ed. Exils, 162 p., 90 F (13,72 €).

Quel besoin a-t-on de « faire un portrait » de moi ? N'ai-je pas fait moi-même, dans mes écrits, le meilleur portrait que l'on pourra jamais en faire, si le portrait en question pouvait avoir la plus petite nécessité ?

Note de quatrième de couverture rédigée par ses soins, en septembre 1971, pour Champ libre : « Guy Debord. Se disant cinéaste. Membre de l'Internationale Situationniste, dont il a été l'un des fondateurs en 1957. (...) A publié en 1967 La Société du spectacle. L'année suivante, a figuré parmi les meneurs du courant le plus extrémiste lors des troubles de mai 1968. A la suite de ces événements, ses thèses ont acquis une grande influence dans l'ultra-gauchisme européen et américain. Né en 1931, à Paris. » Preuve du « spectacle » généralisé, intégré, diffus, concentré, vitrifié dans le faux sans réplique et en un perpétuel présent : l'état du vaste monde. Arguments : le marché, l'image, mai 68 (« J'ai pris part à ces troubles... »). Réputa-

tion : mauvaise. Succès : compliqué ; très vivement attaqué de tous côtés (« J'ai mérité la haine universelle... »), il semble aujourd'hui adulé de toutes parts. Incitation permanente : l'ivresse. Antécédents voulus : les moralistes et polémologues, Marx, dada plus que le surréalisme, Henri Lefebvre, Lukács, Korsch, le lettrisme, Cobra, Socialisme ou barbarie. Pratique : le cinéma, la citation, le détournement, le scandale, la terreur, le grand style. Puissant contresens : « Derrière le reproche plutôt déirant d'écrire comme les classiques, je sais que l'on m'a envié plus souvent de les avoir lus et d'avoir eu parfois la liberté de raisonner comme eux. » Genre : agitateur sans visage, meneur de l'ombre. Principes : le secret, l'exclusion, la stratégie. Mystère : l'amitié avec Gérard Lebovici, maître du « spectacle » au sens ancien (théâtre, cinéma), éditeur, mort assassiné le 5 mars 1984 dans un parking.

FIL CONDUCTEUR

Debord se suicide à l'arme à feu le 30 novembre 1994 ; ses cendres sont répandues par sa seconde femme, Alice Becker-Ho, à la pointe du Vert-Galant (1).

Dans l'abondante bibliographie qu'a déjà suscitée le situationnisme, le livre de J.-M. Apostolides est un des plus conducteurs. Apostolides croise livres et mythes à travers le féminin. Il produit une intéressante « dérive » des textes. Il retourne aux deux romans de Michèle Bernstein, première femme de Debord : *Tous les chevaux du roi* (Buchet-Chastel, 1960), et, l'année suivante, *La Nuit*, tous deux publiés par souci d'argent. Il s'y dit sur le jeû, l'amour des sœurs et la place des pères ce dont on n'a pas le dernier mot. L'aura-t-on jamais ? Debord : « Je ne dis que la vérité, mais rarement tout entière. »

A force de rencontres, de lectures et de listes, la biographie de Christophe Bourseiller (*Vie et mort de Guy Debord*) se lit dans les notes et les citations autant que dans le récit volontairement plat

de la « vie ». Du moins ne nous fait-on pas le coup du « déjà tout petit, le petit Guy, etc. » Pas trop non plus celui de l'indicible, de ce qui ne s'atteint que dans le mystère de l'absence. On ne va rechercher à personne de n'être pas Stefan Zweig, mais on peut le regretter.

L'amour des sœurs ? Note, page 350 : « Sur Michèle Labaste [sa demi-sœur], un chapitre de la biographie de Guy Debord mériterait d'être ouvert. Mais le temps n'est pas encore venu de prendre en compte cet aspect. Pardon ? C'est sur ce point qu'Apostolides, qui n'est pas « biographe » mais écrivain, va évidemment plus loin. Les « situs » écrivait sur les murs : « Rien n'est vrai, tout est permis. » On a l'impression, devant les quatre cent soixante pages documentées de Bourseiller, que tout n'est pas faux, mais pas for-

Francis Marmalande

cément permis. D'un solide travail d'investigation, le découpage tient la route : l'enfance heureuse ; Debord en dandy au Quartier latin ; l'argent et le travail ; les lettristes et la vie même comme huitième art ; les débuts de l'IS ; la « société du spectacle » ; mai 68 puis Champ libre, « l'engrenage final ». La brûlure des rencontres fortes, la violence des ruptures qui échappe au biographe (il en souffre), les dates, les titres, rien ne manque. Si : la déclaration rajoutée en extrême sur le premier numéro de l'IS (1958) contre le putsch de De Gaulle (essentiel). Et ceci : en 1968, l'IS ne fait pas partie des dix organisations gauchistes dissoutes. Ce qui mériterait un brin de réflexion.

Pour le reste, peu de nouveauté touchant à l'essentiel : sauf l'amour de l'Espagne, traversée mille fois avec Alice Becker-Ho en « aficionados sans qualités », et la fréquentation des Gitans dont elle étudie la langue. Peu de chair. Un style dont la dernière phrase dit tout : « Par-delà la mort, Guy Debord reste jusqu'au bout fidèle à ses idées, à ce qu'il est. Un homme.

Resté debout. » (Roulement de tambour ?) Beaucoup plus intéressants que l'analyse très courte des œuvres sont la reconstruction des idées, la datation des notions, des concepts, l'apparition des mots et le générique des époques.

Plus prévisible, malgré les précautions, reste la contribution à l'édification du mausolée. On lui dit que les textes non signés de telle brochure, tels articles collectifs, sont de Debord seul ? Il écrit : « Debord seul. » En revanche, il ne manque pas un témoin, une théorie, une expérimentation, ni les moments cuisants. Endurons donc les naïvetés psychologisantes, tout ce qui touche à l'amitié, à la rupture, à l'homosexualité (pittoresque paragraphe de réhabilitation, p. 102), et les phrases involontairement comiques dont on dirait des légendes d'un dessin de Sempé : elles concernent toutes le sexe, l'intimité, la vie de famille, les ruptures et le mariage. En une semaine

de vins, de délires et de baisers, à Coso d'Arroscia, l'Internationale situationniste est fondée. Traduction : « Encore le terme de conférence paraît-il impropre à décrire la ludique conférence estivale. » Nombre de répétitions et d'approximations sont mal relues : pourquoi cette inutile erreur de calcul sur les dates de grossesse de la mère (p. 19, p. 435) ? Intéressant... Le biographe n'en revient pas que Debord n'ait pas son permis de conduire ; enfin, chaque fois qu'est annoncée une « phrase sibylline » (quatre fois), suit une citation lumineuse et irrésistible.

Mais au moins une mise en relation de taille : c'est dans Nietzsche, l'information vient de François Vezin, qu'apparaît la notion de spectacle (« Une émeute, un journal de grande ville, est de fond en comble "spectacle, absence d'authenticité" », automne 1880). En revanche, rien sur le « délire » essentiel dans la dérive des villes, qui aura pourtant beaucoup occupé la bande. Aucune hiérarchie des événements. Une série de portraits fouillés, abondants, mais sans aller au bout. Asger Jorn, par

exemple, ou Ivan Chitchev, dit Gille Ivain, qui, du fond de Sainte-Anne, écrit les *Lettres de Join* : « Sur l'exclusion, que dire d'autre ? Ces exclusions devraient cesser. Je sais que ce n'est pas facile. »

L'archéologie des mouvements, la dimension internationale, les « Strasbourgeois », les Enragés, Nanterre, le tableau de mai 68 (rien sur les « Katanags »), les procédures de décolonisation de la vie quotidienne, les expéditions punitives, la terreur, les erreurs, la rencontre de Jacques Baynac, alias Marensin (tiens, tiens), tout s'y trouve. Souvent émoullent (l'analyse des œuvres), réducteur (surprenante incompréhension des chansons de Gainsbourg et de Dutronc, p. 247), de seconde main (sur la philosophie), mais vaste, scrupuleux, panoramique... En 1979, Debord traduit les *Stances sur la mort de mon père*, de Jorge Manrique, dont un couplet est gravé sur la tombe de Lebovici. Les trois suicides successifs en quelques jours de Debord, Gérard Voitte (le notaire qui fonda Quai Voltaire) et Roger Stéphane, sont deux fois mis en relation, mais sans plus de relation, en fait, que la remarque touchant à la demi-sœur Michèle Labaste. En fin de compte, on se dit, comme l'auteur, qu'une partie de la biographie reste à faire : mais celle-ci est déjà longue.

Dans *Panegyrique II*, une photo de Debord prise boulevard Saint-Michel en 1953 est recadrée, par ses soins, en plan américain ; dans *La Tribu*, elle est reproduite entière : à côté de Debord, on voit Pierre Feuillette ; en couverture des *Tombeaux de Debord*, Feuillette disparaît dans un flou artistique, mais on le devine ; *Vie et mort de G.D.*, toujours la même photo, grossièrement retouchée (le Kremlin faisait mieux), plus une correspondance (Fayard) sans correspondant ni index, ne reste plus que Debord : Debord seul.

(1) Celle-ci, dernière compagne de Guy Debord, curieusement est totalement absente du cahier photo de la biographie.



Pierre Feuillette et Guy Debord sur le boulevard Saint-Michel en 1953. Sur la couverture de la biographie de Christophe Bourseiller, Pierre Feuillette est grossièrement effacé.

X / LE MONDE / VENDREDI 15 OCTOBRE 1999